

# 1

## La Pension pour Messieurs

La vue est obstruée par les volutes de vapeur échappées de la locomotive et qui serpentent à présent sur le quai. Il faut regarder à travers elles pour tout voir, se laisser aveugler par la brume grise, le temps que le regard se fasse acéré et omnivoyant du passé, du présent et du futur.

Nous apercevons alors les dalles du quai, autant de carrés entre lesquels subsistent de petites plantes frêles, un espace qui veut à tout prix préserver l'ordre et la symétrie.

Peu après, une chaussure gauche y apparaît. Marron, d'un cuir qui a connu des temps meilleurs, elle est aussitôt rejointe par une autre, la droite. Celle-là semble encore plus fatiguée : elle a le bout râpé et sa tige montre des mouchetures décolorées. Les deux chaussures demeurent un instant indécises, mais la gauche finit par avancer. Son mouvement découvre brièvement une chaussette en coton noir sous la jambe du pantalon. Le noir se répète avec les pans ouverts du manteau en loden, car la journée est chaude. Une main fluette, blême, exsangue porte une valise en cuir marron dont le poids fait gonfler les veines du bras qui remontent jusqu'à leur origine dans les profondeurs de la manche. Sous le manteau, par intermittence, apparaît une veste en flanelle de piètre qualité, froissée au cours du long voyage. Rognures du monde, des petits points clairs d'une vague saleté la parsèment. Le col blanc de

la chemise, de ceux que l'on fixe par de minuscules boutons, a dû être changé tout à fait récemment car sa blancheur est plus affirmée que celle de la chemise et contraste avec le teint terreux du visage. Les yeux clairs, aux cils et aux sourcils pâles, ont quelque chose de maladif. Sur le fond du ciel intensément rouge au couchant, dans ces montagnes mélancoliques, la silhouette dans son ensemble donne l'impression inquiétante d'arriver de l'au-delà.

Le voyageur se dirige vers le grand hall de cette gare aux dimensions surprenantes pour cette contrée montagneuse. Il avance avec le flot des passagers, dont il se distingue, pourtant, en marchant à pas lents, presque à contrecœur, et d'ailleurs personne ne le salue, nul n'est venu l'attendre. Il pose sa valise sur le sol aux carreaux usés pour mettre des gants chauds. Aussitôt, le droit, formant comme un cornet, se porte à la bouche pour y accueillir des quintes de toux brèves et sèches.

Le jeune homme se voûte et fouille ses poches à la recherche d'un mouchoir. Ses doigts frôlent l'endroit où le tissu du manteau dissimule son passeport. Pour peu que nous soyons concentrées un instant, nous pouvons lire l'écriture tout en fioritures du fonctionnaire de Galicie qui s'est chargé de remplir soigneusement les rubriques du document : Mieczysław Wojnicz, catholique, étudiant de l'École polytechnique de Lwów, né en 1892, yeux bleus, taille moyenne, visage oblong, cheveux blonds.

Ledit Wojnicz traverse maintenant le grand hall de la gare de Dittersbach, localité située non loin de Waldenburg. Son pas est incertain dans cette enceinte sinistre, haute de plafond, où, indéniablement, l'écho se loge sur les corniches les plus élevées. Wojnicz perçoit l'attention avec laquelle, par les guichets des caisses de la salle d'attente, des yeux le scrutent. À la grande horloge, il vérifie l'heure. Elle est tardive, c'était le dernier train venant de Breslau. L'étudiant hésite, puis sort enfin devant le bâtiment, pour aussitôt tomber dans l'étreinte généreuse de la ligne d'horizon montagneuse, irrégulière et déchiquetée.

C'est la mi-septembre, mais ici, comme il le remarque non sans étonnement, l'été est terminé depuis longtemps. Les premières feuilles mortes jonchent le sol. Les derniers jours ont

dû être pluvieux parce qu'une légère brume couvre encore le paysage dans son entier, ou presque, si l'on excepte les lignes sombres des torrents. Mieczysław sent dans ses poumons qu'il se trouve en altitude, ce qui est bon pour son corps fatigué par la maladie. Debout sur les marches de la gare, il regarde, dubitatif, ses chaussures aux fines semelles de cuir. Il devra songer à en acquérir d'autres pour l'hiver. À Lwów, les asters et les zinnias fleurissaient encore, personne ne songeait à l'automne. Ici, en revanche, la hauteur de l'horizon veut qu'il fasse plus sombre tandis que les couleurs sont plus criardes, presque vulgaires. Mieczysław est alors envahi par un sentiment qu'il connaît bien – la mélancolie propre aux individus persuadés de leur mort imminente. Il pressent que ce monde autour de lui n'est qu'un décor peint sur un écran de papier. Il pourrait planter son doigt dans ce paysage monumental pour y percer un trou menant directement au néant. Et ce néant commencerait à se déverser telle une inondation, pour finalement l'atteindre lui, Mieczysław, et le saisir à la gorge. Il lui faut secouer la tête pour se débarrasser de cette vision. Celle-ci éclate en mille et une gouttelettes qui retombent sur les feuilles mortes. Par bonheur, un véhicule bancal, une sorte de calèche, caracole sur la route dans sa direction. Un garçon mince, au visage couvert de taches de rousseur, le conduit. Il est habillé d'une drôle de façon, portant une espèce de veste militaire à la provenance difficile à établir – elle ne rappelle ni l'uniforme prussien, ce qui serait justifié dans cette région, ni aucun autre – et un calot militaire, posé d'une manière fantaisiste sur la tête. Sans un mot, le cocher stoppe devant Mieczysław Wojnicz, puis prend ses bagages en marmonnant.

– Comment allez-vous, mon brave ? demande poliment l'étudiant dans un allemand scolaire.

Mais il attend vainement une réponse. L'autre tire son calot sur ses yeux et, d'un geste impatient, lui indique une place dans la calèche.

Ils partent aussitôt. D'abord sur les dos-d'âne du petit bourg, puis par la route tortueuse qui, dans l'obscurité grandissante, les mène à travers la forêt entre les versants abrupts des montagnes. Le murmure d'un torrent proche les accompagne tout au long. Il s'en dégage une odeur qui inquiète toujours Mieczysław, celle des sous-bois humides, des feuilles

pourrissantes, des pierres éternellement mouillées. Celle de l'eau. Histoire d'établir un contact, le jeune homme tente de demander au cocher combien dure le trajet, comment il l'a reconnu devant la gare ou encore quel est son nom ; mais ce dernier ne répond pas, ne se retourne pas même vers lui. Il se tait. La lanterne à gaz fixée à la droite du garçon éclaire partiellement son visage dont le profil rappelle le museau d'un rongeur des alpages, une marmotte peut-être, et Mieczysław suppose que le garçon doit être sourd ou effrontément impoli.

Finalement, après quelque trois quarts d'heure, ils émergent de la forêt obscure dans une vallée incroyablement plane, un plateau surprenant entre ces montagnes boisées. Le ciel s'éteint peu à peu, mais la haute ligne d'horizon tellement troublante, qui semble sauter à la gorge de quiconque arrive des plaines, est encore visible.

– Görbersdorf, annonce brusquement le cocher d'une voix étonnamment haut perchée de garçonnet.

Mais Mieczysław ne voit rien d'autre que le mur dense des ténèbres qui, avec désinvolture, se décrochent par pans entiers des versants montagneux. Ce n'est qu'une fois que ses yeux s'y habituent qu'apparaît soudain un viaduc sous lequel la calèche passe pour pénétrer dans le village de Görbersdorf, Sokołowsko en polonais. Puis viennent les contours d'un énorme bâtiment en briques rouges, et sitôt après des constructions de taille moindre, une rue, et même deux lampadaires. L'immeuble en briques devient un colosse qui grandit à vue d'œil, tandis que le déplacement de la calèche fait apparaître des rangées de fenêtres éclairées dans l'obscurité. Leur lumière est d'un jaune sale. Mieczysław n'arrive pas à détacher les yeux de cet inattendu spectacle triomphant, il le regarde encore longtemps jusqu'à ce que cela sombre dans la nuit tel un gigantesque bateau à vapeur.

La calèche tourne dans un petit chemin latéral, le long d'un torrent, et passe un petit pont sur lequel les roues font un bruit rappelant une salve de tirs. Finalement, elle s'arrête devant une vaste bâtisse en bois, d'une architecture très particulière, qui fait penser à une maison en allumettes tant il y a de vérandas, de balcons et de terrasses. Une lumière agréable brille aux fenêtres. Sous celles du premier étage, une magnifique inscription en

fer forgé, dans cette écriture gothique allemande que l'on nomme *Schwabacher*, indique « Pension pour Messieurs » :

### Gästehaus für Herren

Soulagé, Mieczysław Wojnicz descend de la calèche, et il inspire profondément cet air nouveau dont on dit qu'il guérit les affections les plus sérieuses. Il y a sans doute mis trop de hâte, car le voilà pris d'une crise de toux pénible au point de le contraindre à s'appuyer contre la balustrade du pont. Et là, tandis qu'il tousse, il sent le froid et la viscosité déplaisante du bois pourri. La bonne impression initiale disparaît. Il n'arrive pas à réfréner les crispations violentes de son diaphragme, et cela provoque chez lui l'angoisse infinie d'être sur le point d'étouffer, de subir l'ultime attaque. Comme le lui a conseillé le docteur Sokołowski, il cherche à dominer sa panique, à se représenter une prairie couverte de fleurs, à penser à la douce chaleur du soleil. Il s'y efforce autant qu'il le peut, tandis que ses yeux larmoient, que son visage vire au cramoisi. Il croit être sur le point d'expectorer son âme.

C'est alors qu'il se sent saisi par l'épaule et qu'un homme grand, bien bâti, les cheveux grisonnants, lui tend la main. À travers ses larmes, Mieczysław aperçoit un visage rose respirant la santé.

– Eh bien, eh bien, monsieur. Il faut vous reprendre, lui dit l'homme avec un large sourire et de l'autorité, de sorte que le jeune arrivant, plus mort que vif à force de tousser, aurait voulu se blottir contre lui et être mis au lit comme un enfant.

Oui, vraiment. Un enfant. Au lit. Non sans une certaine gêne, Mieczysław Wojnicz passe les bras autour du cou de l'inconnu qui l'entraîne vers le couloir sentant bon le bois de pin brûlé dans l'âtre, puis l'escalier couvert d'un tapis moelleux. La montée des deux hommes fait vaguement penser à une lutte, à un sport viril où deux corps vigoureux se rapprochent et se repoussent, s'affrontent, non pas pour se faire du mal, mais bien plutôt pour se prouver leur affection et leur attachement mutuel par un duel factice. Mieczysław se soumet à la forte poigne de l'individu, se laisse conduire à sa chambre, à l'étage, s'assied sur le lit et se laisse retirer son manteau et son chandail.

Wilhelm Opitz – ainsi que se présente l’hôte en pointant le doigt vers lui-même – recouvre Mieczysław Wojnicz d’un plaid en laine avant de saisir un bol d’excellent bouillon très chaud apporté par deux mains qui apparaissent brièvement dans l’entrebâillement de la porte. Tandis que le jeune homme boit à petites gorgées, le propriétaire silésien de la pension lève un doigt – à cet instant l’étudiant comprend à quel point ce doigt est un élément essentiel chez cet homme – et déclare dans un allemand suave et quelque peu cocasse :

– J’avais écrit au professeur Sokołowski qu’il serait souhaitable que vous fassiez une pause à Breslau. Ce voyage est trop long, trop fatigant. Je l’avais bien dit.

Le bouillon diffuse son agréable chaleur dans le corps de Mieczysław et le pauvre s’endort avant même d’avoir envisagé de dormir. Tenons-lui encore compagnie un moment pour écouter sa respiration paisible, heureuses que nous sommes du calme retrouvé par ses poumons.

Notre attention à nous, habitantes des lieux, se voit maintenant happée par un rai de lumière fin comme une lame de couteau qui arrive du couloir jusqu’au pot de chambre en porcelaine sous le lit. Les fentes entre les lattes du plancher nous attirent... et nous y disparaissions.

\*

À sept heures moins le quart, une sonnerie de trompette réveille Mieczysław Wojnicz, qui, un long moment, ne sait plus où il se trouve. Les fausses notes manifestes de l’air joué l’amusent et le mettent de bonne humeur. La mélodie lui semble connue, à la manière de ces choses si simples qu’elles en deviennent géniales. On a l’impression qu’elles ont toujours existé et qu’elles existeront à jamais.

Mieczysław Wojnicz est affecté de singularités qu’il n’ignore pas, mais c’est surtout son père qui, depuis l’enfance, en mesure l’incidence sur sa vie. January Wojnicz, fonctionnaire à la retraite et propriétaire terrien, a ainsi toujours géré ses particularités avec un immense savoir-faire, avec sérieux et tact, traitant le bien qui lui a été confié en la personne de son fils avec beaucoup de responsabilité et, de toute évidence,

avec amour – un amour certes dénué de toute sentimentalité, de ces « minauderies de bonnes femmes » qu’il déteste particulièrement.

L’une de ces singularités, une manie au développement de laquelle January Wojnicz a contribué, est la crainte excessive de Mieczysław d’être observé à la dérobée. Il attache une attention certaine au regard d’autrui, s’assurant toujours que personne, au coin d’une maison, dans un renforcement, par une fenêtre dont le rideau se soulève, ou même par un trou de serrure, ne le regarde en secret ! La prudence et la méfiance du père se sont muées en obsession chez le fils. Pour ce dernier, c’est comme si le regard d’autrui était une chose gluante qui se collait à lui telle la ventouse molle et répugnante d’une sangsue. Voilà pourquoi, quand il doit passer la nuit dans un endroit, il tire soigneusement les doubles-rideaux aux fenêtres, enfonce une boulette de papier dans la serrure de la porte, vérifie qu’il n’y a pas de petits orifices ou de fentes dans les parois, et va jusqu’à jeter un coup d’œil derrière les tableaux. Dans les pensions et les hôtels, être épié n’est pas une chose particulièrement inconcevable. Un jour où son père et lui s’étaient arrêtés à Varsovie pour une énième visite médicale chez un spécialiste, le jeune Wojnicz découvrit un petit trou aux bords réguliers, maladroitement dissimulé par le riche dessin de la tapisserie murale de sa chambre. Évidemment, il l’a obturé, avec une boulette de mie de pain. Quand, le matin, il a cherché à savoir qui pouvait observer les voyageurs et d’où, il a découvert un escalier de service de l’autre côté du mur. Le fait était là ! Ce n’était donc pas une obsession. Les gens vous épient. Ils adorent ça, vous regarder quand vous ne le savez pas. Ils vous jugent, ils vous jaugent. Un homme ainsi espionné est sans défense, il devient une victime aussi inconsciente qu’impuissante.

Au réveil à Görbersdorf, Mieczysław veut aussitôt donner de ses nouvelles à son père pour le rassurer. Il s’agit d’écrire seulement quelques mots, mais le jeune homme a du mal à le faire, sa main est engourdie et faible. Il concentre donc toute son attention sur son poignet, qui dirige le bout du crayon sur le feuillet couleur crème de son carnet relié de cuir. Ce mouvement nous fascine, nous, les empouses, nous l’aimons. Il rappelle les galeries tortueuses et les ornements en

spiraales que les vers de terre creusent dans la terre ou que les vrillettes forent dans le bois. Mieczysław est assis dans son lit, appuyé à deux gros oreillers. Devant lui, il y a un accessoire commode, une sorte de table sans pieds. Elle repose sur un coussinet de pois secs dans lequel se calent les genoux de celui qui écrit.

Deux chiffres apparaissent d'abord, formant un « 13 », puis un bâton et une croix « IX » et, quatre chiffres à la suite composant « 1913 ». Après cela, des entrelacs se dégage le nom « Görbersdorf » aux lettres épaissies à plusieurs reprises. Le signe diacritique sur le « o » bénéficie d'une application particulière. Ensuite, le crayon progresse sur le papier avec régularité et persévérance. La mine grince, le feuillet se creuse sous les formes arrondies des lettres.

La chambre est modeste mais confortablement agencée. Deux fenêtres donnent sur la rue et le torrent, devant la maison, mais la vue en est cachée par de petits voilages au crochet. Sous l'une des fenêtres, il y a une petite table ronde et deux chaises confortables, capitonnées, déjà un peu fatiguées, mais ce sont presque des fauteuils. Un agréable petit coin pour qui voudrait s'y installer et lire. À gauche de la porte se trouve le lit, avec une tête de lit en bois magnifiquement sculptée et, à côté, une armoire. La table de toilette a été placée à droite de la porte. La pièce, tapissée d'une toile à larges bandes bleu clair, semble plus haute et plus vaste qu'elle ne l'est. Au mur, deux gravures de régions exotiques : un bouquinage de lièvres et une meute de hyènes.

Mieczysław Wojnicz livre brièvement, en polonais, ses impressions de voyage. Il convertit mille neuf cents pieds en mètres – cela donne dans les cinq cents – et reporte les chiffres sur l'esquisse de carte qui illustre son voyage de Lwów à Görbersdorf. Ses brefs commentaires concernent surtout les repas pris en route. À l'endroit « Wrocław/Breslau », il ajoute « Potage jaune de courge. En plat de résistance, de la purée avec des lardons frits et une côtelette de porc tout à fait comme chez nous. En dessert, du flan à la vanille avec de la meringue et une délicieuse compote de mûres ». Sous cela, il ajoute « Payé 5 marks ». Il a promis à son père de lui écrire quelques mots chaque jour, notamment sur son humeur, mais en réalité

il ne sait pas ce qu'il ressent, aussi préfère-t-il envoyer à Lwów des menus ou des informations géographiques.

Plusieurs coups discrets sont frappés à la porte et, avant qu'il n'ait le temps de dire « Entrez », un soulier en cuir se glisse par le chambranle et ouvre doucement. Il est suivi par les plis noirs d'une jupe, les dentelles d'un tablier et un plateau avec le petit déjeuner, qui est vite déposé sur la petite table. Chaussures, broderies et tablier disparaissent aussi rapidement qu'ils sont apparus, de sorte que Mieczysław, abasourdi, a tout juste eu le temps de tirer le plaid sur lui pour se couvrir et de bafouiller un bonjour et un merci. Il a si faim que seule la nourriture l'intéresse vraiment.

Il va immédiatement le noter dans son bloc de papier à lettres : œufs durs, deux, dans de jolis coquetiers en faïence, couverts de bonnets en forme de poule ; des tranches de fromage de chèvre fumé, décorées de persil ; une noix de beurre des plus jaunes posée sur une feuille de raifort ; une coupelle de saindoux qui sent bon avec un petit couteau à tartiner ; des radis coupés en rondelles et une corbeille de divers petits pains clairs ou bruns, de la confiture d'abricot dans un pot en verre, une tasse de chocolat bien corsé et un petit pot de café.

L'ultime point mis, le bloc se referme en claquant et Mieczysław mange avec appétit tout ce qui se trouve sur le plateau, puis, revigoré par le petit déjeuner, il se lève. Après avoir mis le plaid sur son dos, il trotte jusqu'à sa valise dont, avant de commencer ses ablutions, il sort son linge de corps correctement plié. Et tandis qu'il s'essuie le visage avec la serviette qui sent bon cette odeur d'épicéa omniprésente dans la pension lui revient l'image vive de sa maison au village, celle du linge que Gliceria, en hiver, lorsqu'il pleuvait à verse, montait au grenier dans des seaux pour le mettre à sécher. Il revoit cette soupente toujours empoussiérée, les petites lucarnes appelées œils-de-bœuf, avec vue sur les champs et le petit parc. Mieczysław sent les effluves âcres des tiges pourrissantes de plants de tomates, du maïs ou des rames de haricots. Et par une synesthésie dont les principes lui échappent en partie, cette image se change en une sensation corporelle, celle de vêtements rugueux, de cols amidonnés, de pantalons aux plis fraîchement marqués au fer sur toute la longueur, et de l'étreinte d'une ceinture en cuir rigide. Parce que c'est

précisément là-bas, dans cette mansarde, qu'à chaque fois qu'il le pouvait, quand il était seul, échappant à la férule paternelle, il se déshabillait complètement, s'enveloppait dans la nappe en satin aux franges caressantes pour sentir celles-ci frôler délicieusement ses mollets et ses cuisses, songeant comme il serait merveilleux que, à l'exemple des Grecs anciens, les gens puissent se vêtir de pareils chitons.

Ce matin de son arrivée, en évoquant cette toge satinée, il s'habille heureux de se sentir enfin en forme et reposé.

Nous voyons les couches de vêtements couvrir son corps maigrelet jusqu'à ce que sa silhouette – complètement différente de celle de la veille, avec sa face blême secouée de toux – pose une main sur la poignée de porte. Les yeux fermés, Mieczysław se représente la façon dont le verrait quelqu'un qui viendrait à le regarder. Il a une belle allure, celle d'un homme jeune, mince, aux cheveux blonds, avec un visage aux traits fins, en pantalon à rayures et veste en laine marron. L'instant d'après, il ouvre la porte d'un geste résolu.

Non, nous, entités féminines de ces lieux, nous ne qualifierons pas d'obsession son examen, nous parlerons tout au plus de circonspection inoffensive. Les gens devraient s'accoutumer à être observés.

\*

Mieczysław Wojnicz descend vers dix heures, il a rendez-vous au sanatorium pour des examens.

La pénombre règne partout dans la pension parce que les fenêtres sont petites et rares, ce qui est typique de l'architecture de montagne. Il y a une table ovale recouverte d'une grosse nappe à motifs, un divan et quelques chaises ; près du mur, un piano peu utilisé comme en témoignent de rares traces de doigts sur le cylindre brillant couvrant le clavier et une liasse de partitions jaunies. Une petite étagère accrochée à proximité est chargée d'ouvrages sur la région, les pistes de ski et les monuments locaux. Dans un énorme vaisselier vitré se trouve un magnifique service en porcelaine blanche décorée de scènes sentimentales bleu cobalt avec des pastoureaux et des moutons.

– *Gemütlich*, chuchote Mieczysław pour lui-même, ravi de s’être rappelé un mot allemand qu’il aime tout particulièrement. Un terme absent de sa langue maternelle. En polonais, serait-ce « douillet » ? « Agréable », peut-être ?

Lui reviennent également les paroles du docteur Sokołowski, à l’époque où ce dernier commençait à le soigner et à lutter contre son apathie pour que la vie lui semble de nouveau appétissante. Oui, « appétissant », songe Wojnicz, un mot préférable à *gemütlich* parce qu’il ne renvoie pas uniquement à l’espace, mais à tout le reste. À une voix, une manière de parler, de s’asseoir dans un fauteuil, de s’attacher un foulard autour du cou, de disposer des petits gâteaux sur une assiette. Mieczysław passe un doigt sur la table recouverte d’une douce panne vert olive, et ce n’est que l’instant d’après qu’il se crispe, effrayé à la vue d’un homme maigre, aux traits marqués de rapace, avec un nez imposant chaussé de lunettes en fer, assis dans un fauteuil près de la fenêtre. Des volutes de fumée de cigarette l’entourent. La main du jeune homme se retire aussi prestement de la nappe qu’elle l’aurait fait du feu, pour se réfugier dans son autre main. L’homme, également confus de voir sa solitude découverte, se lève pour se présenter assez formellement, en allemand, avec un étrange accent silésien.

– Walter Frommer. De Breslau.

Mieczysław décline lentement et clairement ses prénom et nom, sans doute dans l’espoir que l’autre les retienne immédiatement. Les deux hommes parlent un moment, assez pour que Frommer l’informe qu’il a pour habitude de se soigner à Görbersdorf, qu’il y réside par intermittence depuis trois ans déjà. Il retourne parfois à Breslau, mais là-bas sa santé décline vite.

– Voyez-vous, Breslau est située au bord de l’eau. Au printemps, des nuées de moustiques stagnent au-dessus des habitations. Des petits moustiques, mais incroyablement agressifs. Les gens, quant à eux, souffrent de rhumatismes. L’été, il devient impossible de rester assis dans un jardin, ce qui fait que les fonctionnaires n’y travaillent que brièvement, quelques années tout au plus, puis rejoignent de meilleurs postes. Breslau est une cité où l’on est de passage, conclut-il avec une tristesse dans la voix comme s’il ressentait de la compassion pour la ville. C’est à cause de l’eau omniprésente, elle s’infiltré partout... Je

supporte mal cela... dit-il encore et il se met à tousser. Voyez-vous cela, je tousse, rien que d'y penser !

Le regard de Mieczysław file vers la fenêtre derrière laquelle passe justement une joyeuse compagnie, avec des éclats de rire à tout moment. Il se dit que ces gens rient en polonais, même s'il ne sait guère comment expliquer cette impression. De loin, il n'entend pas leurs paroles.

– Est-ce que vous vous apprêtez également à emménager au sanatorium ? demande-t-il à Frommer.

Il pense que sa question provoquera un discret sourire chez son interlocuteur, mais Walter Frommer réagit avec force.

– Dieu m'en préserve, s'offusque-t-il. Il y a bien trop de monde ! De là-bas, vous ne voyez rien ! Vous ne savez rien, vous n'apprenez rien ! Vivre en troupeau est pire qu'être en prison.

Eh bien ! Mieczysław doit s'être fait d'emblée une opinion sur ce fonctionnaire, c'est un excentrique.

Apparemment, tous les deux sont timides car ils se font face un moment dans un silence embarrassé, chacun attendant de l'autre quelques mots convenus. Par chance, Wilhelm Opitz, le propriétaire, les sort de cette impasse.

– J'espère ne pas interrompre une conversation animée, dit-il et Mieczysław se demande un bref instant s'il se moque d'eux ou s'il est à ce point distrait.

Mais monsieur Opitz l'attrape par le bras d'une poigne ferme pour l'entraîner vers la porte.

– Je suis désolé, mais je dois soumettre ce jeune monsieur à l'œil attentif du docteur Semperweiß. Notre invité nous est arrivé dans un état déplorable.

Walter Frommer marmonne des paroles incompréhensibles avant de regagner sa place près de la fenêtre pour reprendre à l'identique sa position assise. Un peu comme s'il occupait là le poste de meuble fumant.

– Le docteur Frommer est un peu particulier, mais c'est un homme bien. Comme tout le monde chez moi, dit Wilhelm Opitz dans son dialecte de plus en plus agréable à l'oreille de Wojnicz lorsqu'ils s'arrêtent sur les marches devant la maison. Le commis va vous conduire auprès du docteur Semperweiß. Méfiez-vous de ce médecin, il n'aime pas les gens de l'Est européen. Il n'aime personne d'ailleurs. Vraiment, on ne peut que regretter de ne pas avoir chez nous quelqu'un comme

le docteur Brehmer, ajoute-t-il songeur, quand peu après, ils arrivent au petit pont.

Mieczysław Wojnicz est témoin de la formation d'étranges rubans de brume qui, telle de la fumée, s'envolent vers les cimes.

– Peut-être connaissez-vous le docteur Sokołowski ? demande-t-il.

Le visage de Wilhelm Opitz s'éclaire et s'anime.

– Bien évidemment ! Je le connais depuis l'enfance. Il s'était lié d'amitié avec mon père qui travaillait chez lui. Ici, nous travaillons tous en relation avec les thermes. Comment vont les choses pour lui ?

Hum, Mieczysław ne sait rien de précis à ce sujet. Juste que le professeur consulte dans une clinique de Varsovie et qu'il enseigne à Lwów. Son père, January Wojnicz, le fait examiner par Sokołowski quand celui-ci vient dans leur ville. C'est sur la décision de ce spécialiste qu'il se retrouve à Görbersdorf maintenant.

– Est-il toujours aussi mince ? demande encore Wilhelm Opitz.

Mince ? Non, il n'est pas mince. Le professeur Sokołowski est un homme corpulent et robuste ! Mais Mieczysław n'a pas à répondre à cette question surprenante, car, des strates de brouillard, émerge justement Rajmund, le cocher de la veille, un adolescent que monsieur Opitz accueille d'une manière plutôt surprenante, par une tape sur la nuque. Le garçon l'accepte tel un geste absolument naturel et amical.

À présent, Mieczysław et le commis descendent tous deux, marchant le long du torrent vers le centre du village. Rajmund parle avec entrain, mais dans un dialecte tellement étrange que Wojnicz ne comprend pas grand-chose. Il observe avec intérêt les magnifiques demeures le long du chemin et les ouvriers qui réparent le réseau électrique. Rajmund lui demande s'il sait ce qu'est l'électricité.

Ensuite, ils saluent deux dames âgées vêtues de larges jupes qui sont assises sur un banc près de l'une des maisons.

– Frau Weber et Frau Brecht, dit Rajmund avec un sourire ironique et cela Mieczysław le comprend.

L'instant d'après, l'adolescent désigne avec fierté le sanatorium du docteur Brehmer, le bâtiment que Mieczysław a

vu la veille au soir et qui, maintenant, lui semble encore plus imposant, d'autant que le brouillard a quasi disparu et que, d'une hauteur lointaine au-dessus de la vallée, le soleil de septembre darde généreusement ses rayons.

Rajmund s'éclipse seulement après avoir conduit Mieczysław jusqu'à la bonne porte dans le vaste couloir. À ce moment-là, une infirmière aux yeux rouges et gonflés le prend en charge. Un bref sourire aimable découvre ses grandes dents jaunies. Leur teinte est en harmonie avec la dorure corrodée d'une montre retenue par une chaînette à son tablier. Au-dessus de la poche de ce dernier, un nom et un prénom sont brodés : Sydonia Patek.

Mieczysław doit patienter dans la salle d'attente du docteur qui n'a pas encore terminé le tour des malades. Ses mains se portent donc aux revues illustrées déposées pour les patients. Ses yeux n'y trouvent nul apaisement, ils n'arrivent pas à se concentrer sur les lettres gothiques. Mais le jeune homme est surpris de trouver également une brochure en polonais, et aussitôt son regard se détend agréablement à la lecture de mots dans sa langue maternelle :

*En Silésie prussienne, à un quart de lieue de la frontière tchèque et à 11 lieues au sud de Wroclaw, dans la longue vallée s'étendant d'est en ouest, entre Riesengebirge et Adlergebirge dans le district de Waldenburg, se trouve le charmant village de Görbersdorf, célèbre depuis plusieurs dizaines d'années comme station climatique de montagne pour les malades poitrinaires. Görbersdorf se situe à une hauteur de 570 mètres au-dessus du niveau de la mer dans un secteur que la science médicale qualifie d'« exempt de tuberculose ». Les montagnes qui l'entourent atteignent 900 mètres. Elles protègent le village et ses centres médicaux des vents – ceux-ci y parviennent affaiblis –, de sorte qu'à Görbersdorf il règne une quiétude de l'air comme il est rare dans les vallées.*

Mieczysław n'en lit pas plus, mais plie la brochure en deux avant de la glisser dans sa poche. Son attention est attirée par un meuble avec une vitrine où se trouve un torse humain en bois, sans tête, sans mains et sans jambes, avec la cage thoracique et le ventre ouverts montrant les organes internes peints en différentes couleurs. Il s'approche pour observer

les poumons. Lisses, propres, polis et enduits d'une laque luisante, ils rappellent les pétales charnus d'une fleur monstrueuse ou les champignons qui s'accrochent à l'écorce des arbres. Comme ces lobes se sont adaptés merveilleusement à la forme des côtes ! Comme ils ont adapté leur vocation aérienne à la cage thoracique ! Mieczysław les examine attentivement, il essaie de regarder sous la pointe de l'un d'eux, là où sont contigus d'autres organes de diverses couleurs, ajustés les uns aux autres. Il est déçu, pourtant. Peut-être s'attendait-il à une nouveauté, sans qu'il sache laquelle. La solution d'un mystère. La cause de sa maladie. Pourquoi est-il malade, lui, et pas les autres ?

Quand il retourne à sa place, il est pris d'une inquiétude, d'une irritation qui se traduit toujours par une réaction similaire de son organisme : il transpire. Il va devoir se déshabiller et exposer son corps aux regards d'un étranger. La panique le gagne : comment dissimuler au médecin sa honteuse anomalie ? Que devra-t-il dire pour ne pas aborder toutes ces questions qui le gênent ? Comment y échapper ? Il s'y est déjà exercé tant et tant de fois.

Lorsque le docteur Semperweiß pénètre dans la salle d'attente, il n'a pas un regard pour Mieczysław. Il traverse la pièce d'un pas rapide faisant voler les pans de sa blouse blanche. D'un geste de la main, il fait signe au patient de se lever. Mieczysław Wojnicz suit le médecin presque au trot dans un immense cabinet plein de vitrines, d'appareils médicaux et d'étranges fauteuils. Bizarrement, le jeune homme n'est pas surpris de voir un grand fusil appuyé contre le bureau ; non pas un fusil de chasse, mais plutôt une carabine Winchester, avec une belle crosse joliment polie. Sans se retourner, le praticien dit à Wojnicz de s'asseoir ; et dès lors, celui-ci, partiellement dissimulé par le bureau un peu comme dans une tranchée, se sent rassuré.

Il tend la lettre du professeur Sokołowski au docteur Semperweiß, mais celui-ci ne fait qu'y jeter un coup d'œil, manifestement plus intéressé par le corps assis devant lui. Mieczysław se sent mal à l'aise sous le regard qui l'observe. C'est comme si les yeux du praticien ne voyaient pas Mieczysław Wojnicz, le patient venu de la lointaine ville de Lwów, mais juste un corps, un objet, un mécanisme. Pour commencer, sans